



Elles par Nous Elles y étaient Elles enquêtent Elles (dé)testent  
Elles papotent avec...



**Elle travaille sur les minorités urbaines et elle les porte. Il n'est pas question qu'elle meure avant d'être exposée au MOMA de New York. Macarons, couettes ou queue de cheval, Virginie Sommet est une oeuvre à elle-même. Rencontre.**

Elle est arrivée dans son studio de Chinatown, à Manhattan, parmi ses sculptures, ses collages, ses installations et ses peintures, juste après le déjeuner. A un moment où les gens se

sentent souvent un peu fatigués. Mais Virginie Sommet était comme toujours, en pleine forme.

Les talons de ses bottes noires ont fait un bruit explosif sur le parquet repeint tout en blanc. Elle parlait fort, alors que j'étais juste à côté d'elle. Virginie Sommet changeait aussi souvent de ton. Elle est capable de faire toutes les voix, de la plus aiguë à la plus grave, en passant par rauque. « *Quand j'étais petite fille, mes parents m'ont appris à ne pas parler fort, à rester discrète. Mais en arrivant à New York, personne ne comprenait ce que je disais. J'ai dû faire parler mon corps pour me faire comprendre.* » Virginie Sommet utilise désormais le schéma d'intonation des Américains, même quand elle parle en français. Elle aurait pu être comédienne, elle a décidé de faire de l'art.

Sur son sous-pull noir vieux de vingt-deux ans, recouvert par une robe courte en polyester noire aussi, Virginie portait un joint d'habitude destiné aux éviers, en guise de pendentif. « *Je l'ai fabriqué moi-même !* », comme les deux inévitables bagues qu'elle avait aux mains, faites à partir de vieilles pièces d'ordinateur. Parce qu'elle porte toujours une multitude d'accessoires, Virginie Sommet n'a aucun vêtement imprimé, à pois ou fleuri. « *Pour que ce ne soit pas trop le bordel, tout est uni, même mes sous-vêtements.* » Ce jour-là et c'est rare, elle n'avait pas mis sa ceinture en métal « *de wonder woman* » comme elle dit, celle qui lui donne de la force. Elle n'avait pas non plus ajusté ses baguettes chinoises et japonaises, celles qui retiennent d'habitude ses très longs cheveux noirs en un chignon haut et parfait.

Mais comme les autres jours, l'artiste avait collé sur son front un de ses six cent bindis brillants. « *J'en mets pour ne pas avoir la même tête tous les jours.* » Elle avait aussi déposé, autour de ses grands yeux verts, des milliards de paillettes argentées. « *Björk a dû copier sur moi parce que j'ai commencé à le faire avant elle !* » Pour compléter un look unique, elle avait accroché une imposante

fleur rouge au-dessus de son oreille gauche. « *Mon style, tout comme mon travail, consistent à embrouiller les gens. J'adore quand ils sont désespérés devant moi ou mon travail.* »

## **A purebred French**

Virginie Sommet est 100% française, « *rien de plus ennuyeux* ». Elle se réjouit quand les gens qu'elle rencontre n'arrivent pas à deviner d'où elle vient. Ils évoquent des origines italienne ou brésilienne, ils ne pensent jamais à lui demander si elle est française. « *Je n'aime pas l'évidence. Je trouve ça génial de ne pas habiter là où je suis né, de ne pas ressembler à ce d'où je viens.* »

Virginie n'a certainement pas l'allure de Lisieux, en Basse-Normandie, où elle est née. « *Je viens du ghetto. Celui des BCBG où on n'a rien le droit de dire ou de faire.* » Elle a insisté pour me montrer des photos de famille, et particulièrement des clichés de la maison de ses parents, « *pour voir le contraste avec ce dans quoi je vis maintenant* », s'amuse-t-elle. Alors qu'elle se rappelait de son kilt de petite et de jeune fille, de ses collants en laine, de son serre-tête bleu marine, épais et en velours qui lui faisait très mal derrière les oreilles, de son noeud dans les cheveux plus large que sa tête, elle éclata de rire. Un rire interminable, comme cela lui arrivait souvent.

A 19 ans, la jeune fille avait quitté ses parents et la Normandie pour Paris, sans rien dire à personne, en laissant simplement une lettre sur la table du salon familial. Le 20 octobre 1987, elle se rappelle avoir pris le train à 12h10 à Lisieux et être arrivée à Paris à 14h. « *I was born.* » D'abord vendeuse d'encyclopédies puis professeur de danse, elle rêvait de Tokyo. « *Je ne me sens pas bien dans mon époque. J'aurais voulu vivre en 2050 et être habillée en Barbarella tous les jours, être recouverte de métal et ne me déplacer qu'en vélo.* »

Virginie n'a pas obtenu de visa pour le Japon mais pour les Etats-Unis. New York, où elle vit depuis 1998, lui a permis de réaliser la moitié de son rêve. Virginie Sommet n'est pas encore Barbarella mais elle ne se déplace qu'en vélo. Un vélo noir encore et rouillé, le même qu'elle utilise depuis 22 ans, une seconde main datant de 1945. L'artiste ne veut pas de nouveau vélo, comme elle ne veut pas de nouveaux vêtements. « *Je n'en achète jamais. Ils n'ont pas d'âme.* » Celle pour qui aller faire les magasins est une corvée, n'a jamais entendu parler de la marque American Eagle, pourtant très répandue aux Etats Unis.

## Décontextualisation

La new yorkaise est toutefois très attentive à son environnement urbain. « *C'est ma matière première pour travailler. Je ne choisis pas mes matériaux comme d'autres artistes, je crée des pièces à partir de ce qui est disponible dans la société de consommation.* » Jusqu'ici, elle n'avait parlé qu'en français, excepté deux ou trois petites expressions. Mais là, elle avait perdu les mots de sa langue maternelle et décidait de parler anglais. Sans doute parce que nous allons aborder les questions relatives à ses oeuvres.

« *Mon travail est basé sur la décontextualisation.* » Il consiste à tomber sur des objets de la vie de tous les jours qui la choquent, la font rire ou qui tout simplement retiennent son attention. Virginie Sommet examine l'objet, y réfléchit. « *C'est de la recherche avant d'être esthétique.* » Quand elle a trouvé quelle forme intéressante elle pourrait donner à l'objet pour faire passer un message, elle se dépêche d'en acheter des quantités.

De toutes ses oeuvres, l'une des plus puissantes selon elle, s'appelle Body Flush. Elle vient d'être exposée à Miami dans le cadre de l'événement Art Fountain. Cette installation n'a pas été réalisée à partir d'objets trouvés ou achetés. Body Flush présente les résidus récupérés par Virginie, après son lavement du colon.

« *On ne nettoie jamais le corps à l'intérieur. Tout comme les tuyauteries de maison, ça doit être dégueulasse.* » Alors Virginie a cherché un médecin qui accepterait de la laisser repartir avec ses « *left overs* ». « *Pour un réel changement, je voulais changer mon intérieur et garder mon ancien moi.* » Un médecin a donc envoyé plus de 130 litres d'eau dans le corps de Virginie, par le rectum. « *Les moments les plus terrifiants de notre vie sont coincés dans les intestins. Je voulais m'en débarrasser. J'avais besoin d'une vraie détox.* » Virginie est repartie chez elle, avec son vélo et deux seaux bien remplis. Elle a fait sécher les trois kilos de résidus, « *ils sont passés de la couleur vert-bouteille à marron, on aurait dit des têtards ou des fossiles.* » Elle les a assemblés dans des boîtes de différentes tailles, en plastique de toutes les couleurs, celles qui servent habituellement aux dealers pour vendre leur marchandise. Certaines boîtes sont disposées dans un cadre doré Louis XIV représentant sa famille, d'autres ont été placées hors du cadre, « *my old me on my way to my new me.* »

Caroline Conte

Son site : <http://www.virginiesommet.com>

Body Flush : <http://www.artreview.com/profiles/blogs/the-epitome-of-anti-art-fountain-art-...>

Photos de Sam Margevicius

◀ ▶ 1 of 3







